

ENTREZ DANS LA BANQUE VOYEZ COMME ON DANSE



HÉLÈNE DE MONTAIGU

Hélène de Montaigu

Entrez dans la banque
Voyez comme on danse
Roman

© Hélène de Montaigu, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6825-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration : Marine de Quénetain

Ce roman est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite.

À Lorraine et Colombe,
mes filles.

Août, cinq mois avant l'an 2000

France Inter,

Bonjour, il est 7 heures.

Les grandes nouvelles qui seront commentées dans cette édition.

Après de longs mois d'un combat intense entre, d'une part, l'Offre Publique d'échange de la Banque de Courbevoie sur Château & Cie, et d'autre part, l'Offre Publique d'Achat lancée par le Crédit Parisien des Péquenauds sur les deux autres établissements, le marché a tranché.

Le Crédit Parisien des Péquenauds emporte près de 70 % du capital de Château & Cie.

Un échec personnel pour le président de Château & Cie, Adrien Furet-Lecourt, qui soutenait l'OPE de la banque de Courbevoie.

Ariane, enroulée dans son drap, soupire.

Les souvenirs remontent.

*Entrez dans la banque, voyez comme on danse
Sautez, dansez, embrassez qui vous voudrez.*

1.

Quelques années plus tôt.

Dans la lumière dorée d'une matinée de septembre, Ariane, vingt-trois ans, diplômée de Sciences Po, section économique et financière, franchissait avec fierté la porte de la Banque du Château. En ce jour de rentrée scolaire, elle entamait sa carrière professionnelle, drapée dans un tailleur gris censé lui donner l'apparence sérieuse de la banquière, qu'elle se promettait de devenir.

Pourquoi la banque ?

Ses études achevées, Ariane avait prospecté le marché, envoyé des CV et rencontré des responsables de recrutement dans des banques, notamment au Crédit Parisien des Péquenauds, des cabinets d'organisation et d'audit, débouchés naturels après Sciences Po. Aucune offre de poste n'émergea de ces rendez-vous avec des messieurs très compassés, à l'exception d'une banque américaine. La filiale française de Stanley Bank, une des cinq meilleures aux USA, lui proposa un stage de six mois dans son département audit avec la perspective d'une embauche. Elle n'avait jamais effectué le moindre stage dans une banque, l'occasion fit le larron. Ariane, grâce aux missions d'inspection qu'on lui confia, se frotta au milieu bancaire anglo-saxon, très professionnel, mais procédurier et austère. Le service logeait au dernier étage de l'immeuble très élégant de Stanley Bank, place Vendôme à Paris. Le personnel, au nombre de 10, occupait un open-space aux airs de salle de classe, surveillé par le chef, dont le bureau était séparé de ses élèves par une cloison en verre. Dans une ambiance studieuse, on entendait les mouches voler.

Rapidement, elle sentit que l'audit n'était pas son truc. Traquer la faute, le non-respect des règles, en bref jouer les flics, la déprimait. Bien que cette

fonction possédât toutes ses lettres de noblesse dans une organisation américaine, le cœur de la banque ne battait pas là et de ce fait on n’y plaçait pas des flèches, à Paris tout du moins. Le responsable illustre cette constatation. Au fil du temps, Ariane rassemblait ses idées. La banque l’intéressait, mais elle voulait un job opérationnel, s’occuper de clients et plutôt d’entreprises, le client particulier ne l’attirait pas. Stanley Bank, lui promettait un poste, mais, hélas, circonscrit à l’audit. Ariane continua à chercher en silence. Le patron, un homme très antipathique, pinailleur, bien que flemmard, au look de clergyman, ne doutait pas un instant qu’Ariane dansât de joie. Stanley Bank, aux yeux de cette petite franchouillarde, il était libanais, miroitait forcément de tous ses feux. Aussi manifesta-t-il, outre l’étonnement, son agacement, devant une Ariane jubilante, lui annonçant son embauche à la Banque du Château. « *Nous vous avons formée, lui reprocha-t-il, si vous pensez que l’atmosphère à la Banque du Château est meilleure, oubliez, elle est pire.* »

La Banque du Château n’était pas n’importe quoi, mais une des banques d’affaires qui comptait dans le Landerneau financier français, dotée d’une longue et glorieuse histoire. Ariane ne s’était pas égarée dans des élucubrations, la filiale française de Stanley Bank pouvait aller se rhabiller, son responsable de l’audit également. La presse se faisait largement l’écho de l’image très flatteuse du Château. Des articles relayaient opérations marquantes, fusions spectaculaires, financements sophistiqués, emprunts obligataires ou lancements de produits innovants, issus du cerveau d’équipes créatives et talentueuses, recrutées dans les meilleures écoles. Son nom se prononçait avec respect et admiration. S’ajoutait à son prestige, la splendeur du cadre. Le siège était abrité dans un hôtel particulier du XVIIIe siècle, à une encablure de l’Opéra, rue d’Antan, un temps mairie du IIe arrondissement où Napoléon Bonaparte avait épousé Joséphine de Beauharnais. Un bâtiment magnifique, construit dans un style très pur. La cour de l’hôtel remontée au niveau du premier étage, donnait lieu à un vaste hall d’entrée, « l’Orangerie », endroit mythique du Château, auquel on accédait en empruntant un somptueux escalier de pierre. Les bureaux des membres de la direction générale occupaient les anciens salons, spacieuses pièces lambrissées, au parquet au point de Hongrie, décorées de cheminées en marbre. La très grande classe.